

*Aleksander Ablamowicz*

**VOYAGE – ÉVASION OU MYTHE  
L'ATLANTIDE DE PIERRE BENOÎT**

Depuis que Platon a mentionné l'existence d'une civilisation mystérieusement disparue dont il a pourtant présenté les images dans son *Timaios* et, plus encore, dans son *Critias*, malheureusement inachevé, le mythe de l'Atlantide n'a cessé de nourrir les esprits fantaisistes et de donner lieu à des recherches scientifiques situant cette île de bonheur et de prospérité soit dans l'Atlantique, soit dans la Méditerranée. Infructueuses, les recherches en question ont cependant largement contribué à perpétuer la légende créée jadis sur le témoignage de Solon qui, lui, en aurait entendu parler un prêtre égyptien rappelant les événements anté-historiques, coupés donc définitivement du présent et par cela même devenus légendaires et incontrôlables<sup>1</sup> mais témoignant toujours de la grandeur d'anciens rois et d'anciennes sociétés. La soif d'un passé glorieux y semble bien jouer un rôle prépondérant, car on a toujours cherché volontiers à s'affirmer par la dimension de ce qui n'existe plus, mais de ce qui, paraît-il, a fonctionné jadis à merveille. Et c'est ainsi que le mythe de l'Atlantide s'épanouit un peu partout, juste comme le mythe, c'est-à-dire fiction usurpant le statut de la vérité et jouissant d'une puissance extraordinaire justement grâce au fait d'avoir surmonté les limites naturelles de l'humain, imposées par le temps et l'espace: deux facteurs déterminant le sort de l'homme soumis aux lois biologiques auxquelles il a beau essayer de s'arracher, visant à satisfaire le désir de s'assurer une existence plus vraie que la réelle, supposée éternelle, échappant ainsi à la clause de la disparition dont est marquée le sort de l'humanité entière.

C'est cette lutte constante contre les limites naturelles de toute existence qui donne lieu à la création des mythes, ces systèmes dynamiques et quasi-rationnels promouvant les doctrines religieuses, les idées philosophiques et les récits historiques et légendaires<sup>2</sup>, riches en images colorées, évoquant les

<sup>1</sup> Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Bordas, Paris 1969, p. 133.

<sup>2</sup> *Ibidem*.

hauts-faits et les visions utopiques d'un passé éloigné où tout semble possible car rien n'y est vérifiable. Le mythe s'impose ainsi beaucoup plus comme une façon de vivre que comme une narration savamment organisée. Au fond, il n'est pas récit, mais l'aspiration, la projection et l'extériorisation de l'indicible et de l'indescriptible humain<sup>3</sup>, ce qui lui permet de se perpétuer sans cesse et de trouver toujours un public avide de projeter la symbolique mythique, de par sa nature même idéalisée, sur une réalité autrement cruelle et décevante. Par conséquent, le mythe s'infiltré dans la pensée et rentre dans le domaine de l'esprit qui en est le créateur et le dépositaire en même temps. Le mythe s'impose avant tout à toute oeuvre de fiction qui en devient porteuse et qui assure sa transmission d'autant plus crédible qu'elle se pare des témoins quasi-historiques et qu'elle renvoie à une quasi-réalité. L'Atlantide platonicienne peut en servir d'exemple et le mythe d'une puissance ancienne engloutie par les eaux de l'océan fonctionne même aujourd'hui comme en témoigne les recherches scientifiques effectuées jusqu'à nos jours. Il suffit de rappeler les fouilles pratiquées en 1974 encore dans l'île de Thera à Acrotiri<sup>4</sup>, où l'on a essayé, cette fois-ci, de situer le monde disparu, créé, paraît-il, par Neptune pour cette simple mortelle Clito qu'il aurait tant aimée. Leur fils aurait porté le nom d'Atlas et c'est ce nom qui serait à l'origine même du nom de l'île et du pays: Atlantide, fonctionnant depuis comme évocation d'une grandeur révolue et d'autant plus idéalisée qu'elle est irrévocablement refoulée dans les temps immémoriaux et, partant, invérifiables.

Pierre Benoît reprend ce mythe, celui de l'utopique Atlantide, pour le situer dans le courant exotique sacrifiant le déplacement connu depuis longtemps en tant que technique narrative, permettant la distanciation supposant la recherche, voire la découverte d'autres mondes où les lois ne sont plus les mêmes et où il y a ainsi des possibilités inconnues dans la réalité de chaque jour. Le motif de voyage y sert donc de moyen d'une évasion mystifiante s'affirmant en tant qu'évocation du lointain et de l'ancien situé quelque part dans le monde géographiquement déterminé mais peu connu et, par conséquent, naturellement mystérieux, sinon mystique. Et c'est ainsi que l'auteur exploite le fait que „la genèse de toute littérature est marquée par une forte tendance à la domestication du merveilleux”<sup>5</sup>.

La transgression des limites naturelles imposées par les notions du temps et de l'espace aboutit ainsi à la création d'une vision mythifiante d'un monde dont la crédibilité semble bien assurée par des données géographico-historiques. C'est non sans raison que Benoît cite Platon<sup>6</sup> comme autorité attestant

<sup>3</sup> M. T. Hipp, *Mythes et réalités*, Klincksieck, Paris 1976, p. 203.

<sup>4</sup> Cf. C. Doumas, *Thera. Pompei of the ancient Aegean*, University Press, London, 1983.

<sup>5</sup> D. Suvin, *Pour une poétique de la science-fiction*, Les Presses de l'Université du Québec, Montréal 1977, p. 12.

<sup>6</sup> P. Benoît, *L'Atlantide, roman*, éd. A. Michel, Paris 1920, p. 109.

la véracité de l'existence même de cette Atlantide mythique, dont la trace persisterait au cœur même de cet océan de sable que sont les déserts de l'Afrique, continent tout proche et pourtant tellement mystérieux justement à cause de son infranchissable barrière de sable le séparant à jamais, semble-t-il, de l'Europe et, qui pis est, de l'esprit européen.

Pierre Benoît ne s'est pas limité, cependant, à l'exploitation du mythe platonicien. Il a aussi largement puisé dans l'ancien exemple de l'*Odyssée* qui n'était autre chose que l'extériorisation de la curiosité pour les terres lointaines. Le motif de voyage y a donc servi de technique permettant la découverte des mondes inconnus dont l'intérêt était tellement attrayant qu'il a fait la gloire de cette épopée d'évasion s'exprimant à travers les descriptions pittoresques et un lyrisme plein de l'inquiétude, de la rêverie, du besoin des ailleurs et de la nostalgie d'autrefois. Il faut bien y ajouter le charme d'une aventure mystérieuse car plongée dans l'inconnu, le beau de la découverte et l'attrait du barbare et du primitif. On y voit l'écho des idées chères à Jean-Jacques Rousseau, portant sur le mythe moderne du „bon sauvage” et l'on cherche „le retour à cet état primitif de vie psychique non contenue par la raison”<sup>7</sup>. C'est dans cette situation, semble-t-il, que le poète moderne „libère en lui-même une sensibilité naturelle, des émotions primitives qu'étouffe la raison”<sup>8</sup>. Et c'est en effet dans un monde tout particulier, celui qui remonte à des temps immémoriaux, que le capitaine Saint-Avit cherche l'épanouissement de sa passion l'attirant vers un destin cruel, mais inévitable. C'est là un défi jeté à tout rationalisme positiviste, fort en acquis d'une tradition littéraire, riche en écrits d'un Zola, d'un Daudet ou d'un Maupassant.

C'est par suite d'une conquête effectuée en 1830, que la recherche de l'esprit exotique moderne se tourne vers l'Algérie et le fond du désert africain qui devient lieu privilégié d'un charme magique et prestigieux, attirant l'attention de nombreux écrivains comme, par exemple, Fromentin, Gauthier, Flaubert et, au XX<sup>e</sup> siècle, justement Benoît qui a pris l'habitude de situer ses héros, ou plutôt ses héroïnes, dans des pays fort éloignés et peu connus. Il suffit de rappeler *Le roi lépreux* dont l'action se passe en Indochine, *Le Lac salé* découvrant les plaines de l'Amérique du Nord, *Le désert de Gobi*, *Feu d'artifice à Zanzibar* ou *La Châtelaine du Liban*. Il se promène ainsi d'un bout du monde à l'autre, toujours à la recherche d'un lieu assez éloigné pour que cette évasion puisse servir de source d'inspiration et fournir l'occasion d'une remise en question des valeurs morales et sociales en cours selon l'optique européenne, parfaitement étrangère pourtant à d'autres civilisations. Et c'est ainsi que l'exotisme dans la littérature offre le pittoresque et la séduction qui se situe aussi bien dans l'imagination de l'écrivain que dans une réalité concrète. C'est

<sup>7</sup> H. Bessac, *Guide des idées littéraires*, Hachette, Paris 1974, pp. 151-152.

<sup>8</sup> *Ibidem*.

le cadre de la nature que l'Europe ne peut pas offrir, c'est le désert et l'oasis qui créent le charme d'une image littéraire et la justification d'aventure tout à fait particulière et parfaitement appropriée à un climat et à une humanité dont les mœurs varient tellement de la pratique européenne qu'elles donnent lieu à la création d'un système éthique tout à fait original et engendrant des normes morales basées sur des principes empruntés à des codes entièrement étrangers à la tradition connue en Europe. Cette confrontation de deux visions du monde permet de reconsidérer ce qui semble banal et quasiment naturel pour les uns, sans être vu de la même manière par les autres. Cette confrontation permet aussi la réflexion sur le code éthique européen. Est-il le seul possible? La réponse négative s'impose d'emblée et met aussitôt en doute la stabilité et cette hiérarchie des valeurs auxquelles nous sommes habitués et qui nous semble immuable depuis l'Antiquité.

Cette confrontation cependant a un autre aspect encore. La convention veut qu'elle démontre toujours la supériorité du code éthique ancien, pour ne pas dire, primitif, sur celui des Européens. Une fois le code accepté, on le met en pratique, ce qui n'est pas le cas des Européens qui parlent beaucoup de beaux idéaux, mais qui sont hypocrites et n'observent jamais les normes qu'ils ont eux-mêmes proposées.

Il semble bien utile enfin de rappeler la tradition de l'exotisme historique renvoyant à des civilisations disparues, au pittoresque des ruines qui alimente l'essor nouveau de l'histoire et de l'archéologie. Déjà *Corinne* de Madame de Staël est une histoire où „l'exotisme et l'au-delà se confondent, nature et passions se correspondent, la splendide majesté d'un monde coïncide avec le rêve d'un bonheur parfait et éternel”<sup>9</sup>. Flaubert enrichit encore la notion de l'exotisme historique avec *Salammbô*, roman évoquant le cadre magnifique de Carthage à l'époque des guerres puniques. Le passé ressuscité revient grâce à cette fiction littéraire et semble bien servir de modèle esthétique tout opposé à la banalité des descriptions de ce que tout le monde connaît très bien à travers sa propre expérience. Et si Pierre Benoît fait appel à l'ancien mythe de l'Atlantide, c'est aussi pour „faire entrer dans le possible et d'entourer de splendeur l'utopie devenue roman”<sup>10</sup>, comme le dit Irène Bessière se posant la question sur le rôle de l'exotisme dans la littérature. Le roman, en tant que le meilleur genre véhiculant les mythes et en donnant une élucidation toujours renouvelée, les illustre à chaque reprise aussi bien au niveau thématique qu'à celui des formes et des structures. Et toute actualisation particulière, tout en circonscrivant le mythe par une illustration restreinte à cause de son caractère localisé et limité dans le temps remet la concrétisation de cette évocation dans une situation historiquement et socialement déterminée. Elle adapte ainsi les

<sup>9</sup> B. Valette, *La nature*, Larousse, Paris 1978, p. 131.

<sup>10</sup> I. Bessière, *Bernardin de Saint Pierre, Paul et Virginie, notice*, Larousse, Paris 1972, p. 9.

plus anciens thèmes, dont elle assure la survie, à la pensée définie par le moment historique, et c'est pourquoi elle se met à mi-chemin entre le libre cours de l'imagination tendant à substancialiser ce à quoi l'homme a toujours rêvé et l'ensemble des connaissances acquises grâce à une expérience concrète de l'humanité entière. Psychologiquement parlant, dans cette situation, il y a lieu de procéder à une confrontation constante entre le fictif et le vrai et le personnage du narrateur dans un texte de fiction contribue largement à cette vérification à laquelle est soumise la narration en question. Le capitaine Saint-Avit, héros et narrateur de l'histoire présentée dans *L'Atlantide*, raconte ses propres aventures: il en est donc témoin oculaire et atteste ainsi que c'est là une histoire vraie. Et puisque son témoignage peut être contesté, il fournit au lecteur une riche documentation qui devrait servir d'arguments absolument sûrs, constituant la transmutation d'un mythe en une réalité. C'est comme si l'auteur voulait nous dire qu'il n'y avait pas de mythe, il y a eu toujours et il y a encore une réalité. C'est pour cette raison que Benoît a recours à des noms d'écrivains et historiens consacrés et partout connus. Pour expliquer l'histoire de l'Atlantide, il cite donc Platon, Denys de Milet, Diodore et Hérodote<sup>11</sup>, en insistant sur l'originalité du seul exemplaire complet de *Critias* de Platon, qui se serait conservé dans la bibliothèque de la dernière descendante des Atlantes<sup>12</sup>. Comme s'il voulait donner plus de foi encore à ses écrits, Pierre Benoît y ajoute les noms de Duveyrier et de Flatters<sup>13</sup>, explorateurs français du Sahara au XIX<sup>e</sup> siècle. On y voit nettement le besoin d'un appui scientifique, conformément à la tradition positiviste ayant trouvé un large écho dans le roman français du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles. Dans le château d'Antinéa, dernière reine des Atlantes, dans un château aménagé au coeur même des plus profondes grottes du Hoggar, se trouve également un savant français, Monsieur Le Mesge qui, de plus, s'amuse à expliquer doctement l'étymologie exacte du nom de la reine de ce mystérieux recoin du Hoggar. Antinéa, dernière descendante de Neptune et de Clito, porterait le nom déformé par l'intrusion d'éléments locaux, empruntés à la langue berbère. En l'occurrence, son nom devrait se lire: la nouvelle Atlante<sup>14</sup>. Pourquoi la nouvelle? Justement la nouvelle et pas la dernière! L'auteur ne le dit pas comme s'il oubliait ce petit détail et pourtant on sait très bien qu'Antinéa n'aura pas de postérité!

En revanche, l'auteur s'adonne à la description détaillée des lieux. Il cite Platon et sa description de l'île heureuse, entourée de deux enceintes de terre et de trois de mer<sup>15</sup> qui séparaient jadis l'Atlantide du monde entier. Et d'une façon tout à fait fantaisiste, par la bouche du même Monsieur Le Mesge, il

<sup>11</sup> Benoît, *L'Atlantide...*, p. 103.

<sup>12</sup> *Ibidem*.

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 9 et 40.

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 113.

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 110.

explique qu'en fait l'Atlantide n'a pas disparu sous les eaux de l'océan, mais qu'elle a été séparée d'autres civilisations par la mer de sable: „il n'y a pas eu immersion. Il y a eu émergence. Des terres nouvelles ont émergé du flot atlantique. Le désert a remplacé la mer”<sup>16</sup>. Et il ajoute, pour tout expliquer, que „le sable, mieux que l'eau, engloutit une civilisation”<sup>17</sup>.

L'exotisme du désert africain s'empreint d'une nostalgie de la grandeur de jadis et offre ainsi un cadre magnifique de la fatalité de destinée humaine. Le mythe d'une catastrophe subite et brutale persiste, atténué pourtant par ce qui a pu être sauvé du cataclysme. Seule a subsisté, dans cette cuvette rocheuse, isolée toutefois du monde, une oasis merveilleuse, témoignage sacré de l'âge d'or disparu<sup>18</sup>.

Malgré et contre tout il reste donc quelque chose de l'ancienne grandeur: un îlot solitaire caché profondément au cœur même de la mer de sable, îlot merveilleusement préservé, mais isolé à jamais des autres civilisations et, hélas, insensible au bonheur de jadis.

En effet, la dernière des Atlantes est impitoyable envers les hommes. Plus encore, elle peut être considérée comme la personnification du mythe de déesse-vengeresse, et Antinéa de Pierre Benoît fait ainsi justice en rétablissant le pouvoir inexorable de femme qui se fait aimer de tous, sans aimer personne. Elle attire donc les hommes qui se laissent tous dominer par le charme de son corps et qui trouvent la mort dans les grottes mystérieuses du Hoggar. C'est la mort d'amour et le personnage d'Antinéa prend ainsi le caractère de femme fatale dont la rencontre seule conduit directement à la destruction de tout être mâle.

Pour une fois enfin „une femme s'est rencontrée pour rétablir au profit de son sexe la grande loi hégélienne des oscillations. Séparée du monde aryen par la formidable précaution de Neptune, elle évoque vers elle les hommes les plus jeunes et les plus vaillants. Son corps est condescendant, si son âme est inexorable. De ces jeunes audacieux, elle prend ce qu'ils peuvent donner. Elle leur prête son corps tandis qu'elle les domine de son âme”<sup>19</sup>.

Voilà enfin réalisé le rêve de domination, cette fois-ci grâce à l'extraordinaire beauté et au charme personnels d'Antinéa qui, à vrai dire, en véritable héroïne ancienne, rappelle son origine semi-divine qui lui réserve une situation tout à fait particulière, ne serait-ce qu'à cause de quelques gouttes de sang de Neptune qui coulent dans ses veines. Descendante d'un dieu et d'une simple mortelle, elle conserve le don de sur-puissance qui est l'attribut de tout dieu car il définit son mode d'existence tout autre de celui des hommes soumis aux lois

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 111.

<sup>17</sup> *Ibidem*.

<sup>18</sup> *Ibidem*.

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 126.

de la nature. Antinéa, à l'instar de Kâli, déesse symbolisant l'énergie féminine dans la mythologie hindoue, domine les hommes et les dévore. Implacable et merveilleusement privée de sensibilité, insatiable dans son désir de donner une autre preuve encore de sa supériorité, elle ne pense qu'à satisfaire son ambition vengeresse de femme qui a trouvé enfin le moyen de punir les hommes pour leurs crimes envers le sexe féminin. Antinéa est pourtant déesse et femme à la fois et elle incarne ainsi le mythe de la lutte constante d'éléments féminins et masculins, lutte qu'elle sait mener à merveille et dont elle sort toujours victorieuse. Car ses amants sont tous là, restés pour toujours dans la salle de marbre rouge où leurs corps reposent dans des niches spécialement aménagées à cet effet.

Pour des raisons esthétiques sans doute, la belle Antinéa, dont la beauté égale sa cruauté mais aussi son esprit justement esthétique, conserve les corps de ses amants grâce à un procédé particulier, dit galvanoplastique, recouvrant les corps d'une mince couche d'orichalque, ce métal précieux „qui tient le milieu entre l'or et l'argent”<sup>20</sup> et dont parlent les auteurs anciens. La technique moderne – pour l'époque évidemment – y est ajoutée à l'ancienne tradition, subissant visiblement l'influence de la civilisation égyptienne et démontrant ainsi, une fois encore, la supériorité d'un savoir conservé d'une tradition bien vieille, sur les découvertes européennes, toutes de date relativement récente<sup>21</sup>.

Le rêve du passé y trouve sa dimension „technique”. La seule puissance divine ne suffit donc pas, il faut encore l'appui d'une pratique confirmant la supériorité de l'ancien dans tous les domaines. Et c'est ainsi que l'impossible rentre dans le champ du réel. Pierre Benoît crée donc une image d'un monde clos, issu de la race divine, et pourtant doté d'une technique sophistiquée. Le voyage du capitaine Saint-Avit s'avère ainsi extrêmement fructueux en découvertes prouvant la véracité de son témoignage. Car tout ce que nous apprenons sur les restes de la fameuse Atlantide est présenté comme souvenir personnel du narrateur, impliqué dans l'histoire qu'il raconte. Il ne parle que de ce qu'il aurait vu et senti lui-même, de ses propres expériences et, plus encore, de sa propre passion éveillée par le contact direct avec Antinéa, femme désirée et désirable, mais en même temps femme fatale dont la seule vue est néfaste pour tout homme. Le très savant Monsieur Le Mesge le dira explicitement en des termes clairs et durs à la fois. Il dit notamment: „Je vous affirme seulement ceci, c'est que, dès que vous l'aurez vue, vous ne vous souviendrez plus de rien. Famille, patrie, honneur, tout, vous renierez tout pour elle”<sup>22</sup>.

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 122.

<sup>21</sup> *Ibidem*.

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 127.

L'avenir ou, plutôt, la suite de cette histoire montrera qu'il avait raison, au moins partiellement. Car Pierre Benoît veut satisfaire aussi bien ceux qui prennent au sérieux cette histoire que ceux qui y cherchent l'appui pour leurs normes qu'ils croient stables et partout les mêmes. C'est ainsi que le capitaine Morhange, un autre personnage important du roman en question, croit fermement qu'il saura sauvegarder le sentiment de l'amitié, malgré et contre tout et surtout malgré le néfaste attrait de la belle Antinéa. Malheureux, il ne sait même pas qu'il porte un nom fatidique. Honnête et loyal, il meurt de la main de celui qu'il croit son ami intime. Ne s'appelle-t-il pas pourtant Morhange, d'un nom donc qui ne veut dire autre chose que l'ange mort?

La belle Antinéa ne manque pas de lui dire, au moment même de sa mort, qu'il périt de la main de celui qu'il prenait pour son ami: „Il l'a su, parce que je le lui ai dit” avoue-t-elle franchement<sup>23</sup> au moment où le capitaine Saint-Avit, se rendant compte du crime qu'il a commis, se décide à tuer la belle Antinéa. Le couteau à la main, il lui demande la vérité – cruelle et atroce – mais la descendante de Neptune n'a jamais peur, et le pauvre officier français se voit une fois encore humilié par la volonté de cette femelle atroce, intransigeante, surhumaine par la puissance de sa volonté et l'énormité de son orgueil. Et pourtant elle est humaine par sa volupté jamais assouvie. N'est-elle pas pourtant, aux dires de ce même Monsieur Le Mesge, „la seule femme qui ait réussi la dissociation de ces deux choses inextricables, l'amour et la volupté”<sup>24</sup>?

En effet, Antinéa est un personnage exceptionnel à tous les égards. N'est-elle pas une descendante des dieux? Elle n'est pas un mythe, elle en est l'essence même car elle réunit, en elle-même, plusieurs mythes.

Elle est l'incarnation d'une perfection absolue qu'elle acquiert grâce à son origine semi-divine et à sa beauté extraordinaire. Vivant toute sa vie dans un monde clos, isolé des autres civilisations par le désert africain, elle dispose pourtant de l'indicateur des chemins de fer français qu'elle a, évidemment, sous la main au moment opportun. Elle peut donc éblouir le Français arrivé jusqu'à ce recoin caché du Hoggar de la France „civilisée”. Elle sait aimer ou, au moins, pratiquer l'amour de manière à attirer indubitablement tous les êtres masculins et pourtant elle, elle n'aime jamais car tout ce qu'elle fait est consciencieusement prémédité, et il semble bien qu'elle ne pense qu'à fournir le chargement à ces fameuses niches de la salle de marbre de son plaisir. Et après? Il n'y a plus d'après, comme le dit la chanson. Car après ce sera la fin de cette existence néfaste dont l'avenir est définitivement condamné. Le nombre de niches est limité, Antinéa est bien la dernière des Atlantes. Elle n'aura pas d'enfants, il n'en est même pas question dans le roman, comme si les extravagances de cette femme ne devraient pas avoir aucune conséquence

<sup>23</sup> *Ibidem*, p. 209.

<sup>24</sup> *Ibidem*, p. 126.



naturelle. Antinéa est donc libre, de ce point de vue aussi, et, hautainement, elle se moque des lois biologiques qui décident pourtant du sort des simples mortels. Au moment de l'arrivée de Monsieur Saint-Avit, lieutenant encore à cette, époque-là, il y avait déjà plus d'une cinquantaine de corps soumis à la procédure à l'orichalque. Celui du lieutenant Saint-Avit devait être le cinquante-cinquième mais, quoi qu'on en dise, le chiffre magique de 120 corps devait un jour s'accomplir et marquer ainsi la fin définitive de la race neptunienne.

Réduite à l'impuissance, Antinéa, pouvait dompter les hommes, mais restait à jamais stérile. Elle n'y pense même pas, mais en fait, le lecteur sait très bien que ce qui reste de l'ancienne Atlantide devra s'engloutir un jour dans le néant de la stérilité autrement cruelle. Et c'est ainsi que, „renvoyant au passé nébuleux des origines sur lequel la culture des humanités gréco-latines fonde son prestige”<sup>25</sup>, le mythe de l'ancienne perfection n'aboutit qu'à en faire un de ses aspects seulement, tout en oubliant les autres. Antinéa, ayant atteint la perfection dans son désir de la vengeance et de l'anéantissement, oublie facilement sa principale vocation féminine, celle de la fécondité, toujours vénérée par toutes les mythologies et, partant, par toutes les religions. Elle ne veut que jouir et détruire, ce qui est, peut-être, symbole d'une féminité égoïste, mais ce qui fait que l'on perd des yeux l'image de la femme pour ne voir que celle de la femelle.

Antinéa pourtant ne se pose pas des questions sur ces problèmes-là. Au fait, il faut bien expliquer qu'on ne la voit que très peu, que le fond psychologique y est pratiquement nul. Le lecteur ne sait presque rien sur elle. Elle est merveilleusement belle, joliment vêtue, courageuse, et c'est tout. Il serait vraiment difficile de dire ce qu'elle pense. Et tout ce que l'on sait sur elle, est présenté indirectement soit par ce pauvre Saint-Avit, soit par Monsieur Le Mesge, porteur d'un savoir lourd en conséquences, car il n'explique que les idées néfastes, il ne parle que de la destruction et de la mort inévitable de tout homme qui aurait approché cette beauté cruelle. Contrairement à ce que l'on pourrait supposer d'après le titre même du roman, ce n'est pas Antinéa qui soit le personnage principal. Elle n'est que l'objet d'un récit que fait le capitaine Saint-Avit, comme elle n'est que l'objet des désirs des voyageurs qui parviennent à traverser le désert du Sahara et à pénétrer jusque dans ce recoin du Hoggar, très souvent avec l'aide de ce chasseur, Cegheïr-ben-Cheïkh, lancé à la poursuite de la proie, servant les désirs inassouvis d'Antinéa.

Le voyage à travers le désert mystérieux se traduit ainsi en un voyage initiatique, aboutissant pourtant à l'autodestruction de tout audacieux osant s'aventurer dans cette région, où commence le domaine d'Antinéa à frontières sagement indiquées par Monsieur Le Mesge qui se charge de renover de temps

<sup>25</sup> J. Perrot, *Mythe et littérature*, PUF, Paris 1976, p. 8.

en temps les limites de ce royaume, où tout nouveau venu est condamné d'avance, car il est bien évident que nul ne saurait rester indifférent aux charmes d'Antinéa. Seul le capitaine Morhange semble bien lui tenir tête, mais il y a toujours le capitaine Saint-Avit qui saura trouver la solution. Il tue son compagnon et réussit à s'enfuir à l'aide de ce même Cegheïr-ben-Cheïkh et de la petite Tanit-Zerga, esclave d'Antinéa. Mais la fatalité pèse sur lui. Le pouvoir magique d'Antinéa fait que le capitaine Saint-Avit ne rêve qu'à revenir, ne serait-ce qu'au prix de sa vie. Car il aime éperdument. La puissance d'Antinéa est justement là. Cette puissance enchantresse réduit la volonté de tout voyageur pénétrant le mystère du désert et du temps. Et cette puissance démontre la supériorité de l'élément féminin dans un monde où les femmes ont à souffrir à cause de l'injustice qui leur est imposée par les hommes. Antinéa est là pour les venger toutes et pour se venger elle-même.

C'est ainsi que *l'Atlantide*, comme les autres romans de Pierre Benoît, va „entraîner vers l'aventure et la mort des hommes fascinés”<sup>26</sup>. Et le thème de voyage y est exploité dans le dessein de donner l'accès à un monde bizarre, à un monde „à l'envers dont l'étrangeté est plus divertissante que didactique”<sup>27</sup>.

*L'Atlantide* de Pierre Benoît est donc un récit de voyage dans le temps, puisqu'il y est question de la race neptunienne, et dans l'espace, puisqu'il faut traverser la mer de sable pour parvenir auprès d'Antinéa et y trouver la mort. Le capitaine Saint-Avit refait ce voyage. „Le cercle est fermé”, comme le dit le titre du dernier chapitre<sup>28</sup>.

L'ancien mythe platonicien s'instaure comme une réalité contemporaine. Le romanesque a une fois encore incorporé le mythique pour donner le récit d'un voyage „vers quelque au-delà des médiocrités quotidiennes”<sup>29</sup>, à travers l'évasion vers le lointain et l'inconnu. Et c'est ainsi que le thème de voyage y sert de moyen d'expression du mythe et de l'évasion à la fois.

Université de Silésie  
Pologne

Aleksander Ablamowicz

#### PODRÓŻ – UCIECZKA CZY MIT (*ATLANTYDA* P. BENOÏTA)

Egzotyzm historyczny – uprawiany we Francji już w XIX w. rozwinął się szczególnie w powiązaniu z romantyzmem i symbolizmem, by w XX w. przyjąć formułę ucieczki od rzeczywistości w poszukiwaniu odległego, lecz możliwego do odnalezienia ideału.

<sup>26</sup> P. H. Simon, *Histoire de la littérature française*, éd. A. Colin, Paris 1967, p. 148.

<sup>27</sup> Suvin, *Pour une poétique...*, p. 103.

<sup>28</sup> Benoît, *L'Atlantide...*, p. 235.

<sup>29</sup> Simon, *Histoire...*, p. 148.

W przypadku omawianego autora, egzotyzm ten wiąże się także z dawnym mitem platońskim – stanowi zatem przykład podróży w przestrzeni – rzecz dzieje się w sercu egzotycznej Afryki – a także stanowi swego rodzaju podróż w czasie, przywraca bowiem istnienie mitycznej Atlantydę w czasy współczesne, transponując mit na rzeczywistość.